

qu'elle avait quelque chose de dérangé dans l'esprit, ou que quelque effroi récent avait momentanément troublé l'équilibre de ses facultés. Pourtant, l'idée de folie complète que réveillent les mots "d'hospice" et "d'aliénés" ne s'était jamais, pour dire vrai, offerte à mon esprit à propos de cette femme.

Rien, dans son langage et son attitude, ne m'avait paru justifier de prime abord une pareille supposition, et, même avec ce jour nouveau qui résultait des paroles de l'étranger au policeman, je ne la trouvais pas, pour le présent, très acceptable.

Qu'avais-je fait, cependant ? Avais-je aidé à s'échapper la victime de la plus abominable captivité qui soit au monde ? Avais-je, au contraire, ouvert la vaste capitale à une malheureuse créature sur laquelle je devais, comme tout homme

de cœur mis à ma place, exercer une surveillance légitime, par pitié pour elle comme pour les autres ? Quand cette question se posa pour ainsi dire devant moi, j'éprouvai un vif serrement de cœur, et je me reprochai de me l'être adressée trop tard.

Le trouble d'esprit où j'étais ne me permit pas de songer à dormir, quand je fus rentré dans mon appartement de Clement's Inn. Peu d'heures me restaient avant celle où il faudrait m'embarquer pour le Cumberland. Je m'assis donc devant ma table, essayant de dessiner d'abord, puis de lire, — mais la femme en blanc venait toujours se placer entre moi et mon crayon, entre moi et mon livre. Était-il survenu quelque malheur à cette pauvre créature abandonnée ?... ce fut ma première pensée, que j'écartai avec un empressement égoïste ;

d'autres suivirent moins poignantes et auxquelles je me laissai aller. Où avait-elle arrêté le cabriolet ? Qu'était-elle devenue ? Les deux hommes de la chaise de poste l'avaient-ils rejointe et reprise ? ou bien était-elle encore libre, en état de se conduire ? et marchions-nous tous deux par deux routes pour le moment bien divergentes, sur quelque point du mystérieux avenir où nos existences se rencontreraient de nouveau. Ce fut pour moi un soulagement de voir arriver l'heure où il fallait fermer mon appartement et dire adieu à mes affaires, à mes élèves, à mes amis de Londres, pour me porter à de nouvelles occupations, à une existence nouvelle. Le tumulte et la confusion qui règnent à la gare du chemin de fer, si ennuyeux et si fatigant d'ordinaire, me ranimèrent et meurent du bien.

Les instructions qu'on m'avait adressées me prescrivaient d'aller d'abord à Carlisle, et de prendre là un embranchement vers la côte. Pour commencer le chapitre des accidents, notre locomotive cassa entre Lancaster et Carlisle. Le retard causé par cette mésaventure me fit manquer le train que je devais prendre, sans aucune perte de temps, à l'embranchement désigné. Il fallut attendre quelques heures, et lorsque, plus tard, un autre train me descendit à la station d'où on se rendait à Limmeridge-House, il était plus de dix heures. La nuit d'ailleurs était si épaisse, que c'est tout au plus si je sus démêler mon chemin jusqu'à la "pony-chaise" que M. Fairlie avait envoyé au devant de moi.

(à suivre.)

DEVINETTES



— Je veux voir maman ! na !
— Ta maman elle est là devant toi.



— Mon petit ami, je te servirai après la cliente qui est entrée avant toi.
— Mais où est-elle ?



— On m'a dit qu'il y avait une sorcière dans la forêt, je vous en dirais bien la voir. Il la verra car elle est là devant lui.